

Notule

Redigée en vue de la propagande, cette petite brochure n'a aucune prétention littéraire ni scientifique. Elle se borne à exposer tout d'abord des faits très connus, palpables, pour ainsi dire; à indiquer rapidement la conception communiste-libertaire et, par suite, la raison d'être de sa réalisation dans la société actuelle, sous forme de tentatives pratiques. Quelques brèves réponses aux objections des adversaires et des camarades succèdent à cet exposé et la brochure se termine par quelques considérations sur l'avenir des essais de communisme appliqués. Les partisans de nos idées développeront facilement les conceptions et les théories esquissées rapidement dans ce petit travail.

A l'heure où ces lignes sont écrites quatre essais de communisme libertaire se poursuivent ou vont se poursuivre en France :

Le premier à *Vaux*, près Château-Thierry, (Aisne), le premier en date, dont l'initiateur est le camarade G. Butaud. S'y adresser pour tous renseignements.

Le second se poursuit à *Aiglemont* (Ardennes), sous l'initiative du camarade Fortuné Henry. S'y adresser.

Le troisième est en formation en Provence. Le camarade Berrier fournit toutes informations.

Le quatrième à Nouzon (Ardennes).

Adresser toute demande de renseignements à *L'Ère nouvelle*, organe d'entente libertaire, revue paraissant au moins une fois tous les deux mois sur 48 pages, rédaction et administration 68, rue François Miron, Paris (4^e) et à la *Revue Communiste*, spécialement destinée à la propagande des essais de communisme pratique, mensuelle, rédaction et administration 16, rue St-Marie, Paris (18^e), qui s'occupent toutes deux de la question communiste, la seconde surtout au point de vue de l'application immédiate. L'abonnement est de 2 fr. par an pour chacune.

Supplément à la Revue Communiste

E. ARMAND

Les Tentatives de Communisme pratique

La Crise sociale

Le Communisme Libertaire

Les Tentatives de Communisme pratique

Les Objections

10 CENTIMES

Paris 1904

La Revue Communiste  L'Ère Nouvelle
16, rue Ste-Marie 68, rue François Miron
Imprim. F. MARIE, 29, rue St-André-des-Arts, Paris.

I. LA CRISE SOCIALE

Tout le monde est à peu près d'accord pour reconnaître que

la société est mal faite;

les privilégiés eux-mêmes concèdent qu'il y a des réformes nécessaires et que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les trois quarts des êtres humains ne mangent pas à leur suffisance, habitent en des logis mal conditionnés, jouissent mal ou point de la vie, esclaves qu'ils sont d'un labeur écrasant et le plus souvent abrutissant.

Très fréquemment, l'ouvrier ou l'employé, le salarié, en un mot, accomplit un travail pour lequel il ne sent qu'une aptitude médiocre ou point de goût du tout. Il peine machinalement, trop longtemps, sans autre perspective qu'une longue suite de journées, où pendant dix, onze, douze, quatorze heures, les heures les plus belles, il devra du matin au soir se pencher sur l'établi, se courber sur le bureau, ou automatiquement surveiller le fonctionnement d'une machine.

Et ce labeur incessant, que dans tous les pays dits « civilisés » accomplissent, comme un rite, des millions et des millions d'hommes, réduits à l'état de mécanismes vivants, a pour résultat unique de maintenir en possession des moyens de production ou d'échange

(outils, machines, argent) un petit nombre d'êtres : capitalistes, patrons, intermédiaires ; ce qui leur permet de jouir de la vie, de se procurer certaines satisfactions, morales, intellectuelles sensuelles, — auxquelles rien après tout ne les prédestinait, — d'acquiescer, à nos dépens, des maisons, des champs, dont ils tirent profit ensuite ; de participer à toutes sortes d'entreprises industrielles, commerciales, financières ; tout cela, répétons-le,
à nos dépens.

Les Préjugés économiques et leurs conséquences

Le **Capital**, le **Bénéfice**, la **Rente**, le **Loyer** et autres expressions de ce genre n'ont qu'une valeur conventionnelle ; ils n'existent qu'à cause des préjugés économiques dont la masse n'a pas su encore se débarasser ; on entend tous les jours dire dans les ateliers ou ailleurs « qu'on ne peut pas se passer de patron », « qu'il faut bien qu'ils retirent leurs bénéfices ». En fin de compte, tout se réduit à cette monstrueuse réalité que, ne s'entendant pas entre eux, les hommes ont dû réclamer, accepter ou subir l'autorité d'un petit nombre de leurs semblables, auxquels ils ont permis de les exploiter et de
vivre de leur sueur.

La **Propriété** n'existe pas par elle-

même. Il saute aux yeux que la terre, que les énergies naturelles (eau, air, etc.) appartiennent à tous et l'histoire démontre qu'à l'origine du système économique qui nous régit se trouvent la conquête, la spoliation, la confiscation, la fraude, en un mot

la violence.

Il en est de même au point de vue moral et intellectuel. Les préjugés, conventions, réglementations, lois de toutes espèces, les conceptions de patrie, de famille, d'ordre social, pour ne citer que celles-là — les dogmes religieux ou philosophiques — les méthodes d'éducation, cléricale ou laïque — ont simplement pour but d'inspirer à la masse le respect pour l'état de choses établi. Tout se tient dans notre société.

Le Machinisme — Les Cartells Les trusts — La solution collectiviste

Depuis un siècle environ, c'est-à-dire depuis le développement du machinisme et la proclamation d'une soi-disante liberté de l'industrie, un nouveau phénomène économique a altéré considérablement les conditions d'existence de la civilisation. C'est le phénomène de la

concurrence ;

lutte acharnée que se livrent les détenteurs des moyens de production, pour parvenir à produire plus vite et vendre à meilleur marché que leurs confrères.

Il en est résulté, en premier lieu, un avilissement — relatif à la situation économique et aussi à la valeur de l'argent — dans les salaires qui a rendu l'existence de l'ouvrier de plus en plus misérable, introduit la femme dans nombre d'industries où l'homme seul avait été occupé; en second lieu, une surproduction inconcevable, si bien qu'à l'heure où la masse des prolétaires manque des objets de consommation nécessaire, les magasins regorgent de produits manufacturés jusqu'au jour où les détenteurs de ces produits les jettent sur le marché, amenant l'arrêt de la production manufacturière, la fermeture des usines, la **crise** en un mot.

Dans ces dernières années, pour parer à ces crises, les capitalistes ont songé à s'unir, à **concentrer leurs capitaux**, à ne plus se concurrencer, de là la création des syndicats, comitès, cartels, trusts, dont les membres, surtout en Amérique, établissant à leur gré le **coût** des denrées ou des objets manufacturés ou même des produits de la terre, sont parvenus à réaliser des bénéfices colossaux. Dans ce dernier système, le consommateur est livré au bon plaisir des capitalistes ou de l'intermédiaire dont les ressources énormes leur ont permis jusqu'ici de faire taire les protestataires.

Il est vrai que, grâce autant à des manœuvres financières plus que lou-

ches qu'à une production effrénée, les « trusts » américains succombent tandis qu'en Allemagne, en Autriche et en France, comitès et cartels prospèrent.

Les socialistes collectivistes proclament que l'extension des trusts ou des syndicats de production patronaux amènera fatalement l'avènement du régime socialiste collectiviste, qui supprime le parasite capitaliste ou intermédiaire, mais laisse subsister la réglementation autoritaire du travail et réduit chaque producteur au rôle de **fonctionnaire**.

II. LE COMMUNISME LIBERTAIRE

A l'état de choses actuel, reposant, on vient de le voir, sur l'*autorité* ou la *violence*, à l'état de choses futur promis par les socialistes autrement dit au **salariat** d'aujourd'hui, — forme moderne du *servage*, issu lui-même de l'*esclavage*, et au **collectivisme** de demain — certains esprits libres opposent un régime économique basé non plus sur la loi, non plus sur une conception imposée de gré ou de force par une majorité, mais ayant son origine et trouvant sa force dans

la libre entente.

Ce régime de libre-entente entre producteurs dans le but d'assurer leur consommation régime, où la propriété

individuelle et l'argent ayant disparu, il ne reste plus que des êtres *travaillant ou produisant selon leurs forces, consommant ou se suffisant selon leurs besoins* a reçu le titre de **communisme libertaire**. On le trouvera décrit beaucoup plus au long dans des ouvrages spéciaux. Il est facile de s'apercevoir que ce régime exige de ceux qui s'y rallient un développement individuel prononcé et qu'il ne laisse pas place à l'écrasement des faibles par les forts.

Dans la société actuelle, les faibles sont dominés par les forts — forts par la possession des instruments de production, forts intellectuellement ou physiquement peut-être. Dans un groupement communiste-libertaire, il ne saurait être question de *camarades de bonne volonté*, convenant entre eux, selon leurs capacités ou leurs aptitudes, qui de produire beaucoup, qui de produire un peu moins — de façon à ce que le surplus de travail des premiers supplée au déficit de production des seconds, — et aboutissant à ce que nul des membres du groupement ne manque de rien.

Il est évident que dans un groupement communiste libertaire, dont chaque membre accomplirait le travail auquel il se sent propre, en compagnie de camarades vers lesquels il se sentirait attiré de par son tempérament et son caractère, — il va de soi, disons-

nous, que personne n'aurait aucun intérêt, ne trouverait aucun plaisir à haïr autrui ou à lui nuire, étant entendu que l'affranchissement intellectuel et l'affranchissement moral iraient de pair avec l'affranchissement économique.

A nos yeux, aucun groupement *communiste-libertaire* ne pourrait se déclarer tel s'il existait encore une seule demeure où, ignoré, un estomac se rétrécirait faute d'aliments, un cœur se briserait faute d'affection, un cerveau s'atrophierait faute de culture !

La conception communiste-libertaire diffère donc du tout au tout de la conception socialiste-étatiste ou collectiviste. Tandis que la première admet une multitude de petits ou de vastes groupements, constitués sur la base de l'affinité entre leurs constituants, et se fédérant, si besoin est, la seconde supprime fatalement l'autonomie des groupements, partant des individus qui les composent puisqu'elle les soumet au contrôle d'un pouvoir centralisateur, exercé par des délégués élus à la majorité, laquelle impose son opinion à la minorité. C'est là où aboutissent, en fin de compte, tous les systèmes socialistes.

La conception communiste-libertaire* de plus, admet la coexistence d'autres conceptions économiques. Son applica-

* Nous disons **communiste-libertaire** et non communiste-sociétaire.

tion est forcément expérimentale. Ceux qui la préconisent la proposent, tout simplement, comme une solution à la crise sociale, sans préjuger de l'efficacité d'autres solutions. Ils ne réclament de ceux qui ne partagent pas leurs idées que la liberté de les mener à réalisation. Libre aux autres, d'après les résultats obtenus, de déterminer ce qu'ils ont à faire.

La conception communiste-libertaire permet enfin de rallier des camarades d'opinions philosophiques différentes, — en tant, naturellement, que les opinions sont **individuelles**. Cela parce que **pratique** avant tout. Où trouver la possibilité de vivre son idéal philosophique et de se rendre compte de son influence sur soi-même et sur autrui ailleurs que dans un groupement communiste ?

Le communisme-libertaire se résume donc en une ligne :

Libre entente et travail en commun

III. LES TENTATIVES DE COMMUNISME PRATIQUE

Mais on ne vit pas de théorie pure et un instinct dont l'étude sort des bornes de ces quelques lignes pousse toujours l'être humain ou les collectivités à concrétiser, à rendre palpable leur idéal.

De là, tout d'abord, l'origine des essais de pratique communiste, dont la liste est déjà fort longue. En second

lieu, quand il s'agit de conceptions n'ayant point encore subi la consécration d'une grandiose expérimentation, le besoin se fait intense de désarmer les critiques par la *leçon de choses*, par l'*exemple*. En troisième lieu, un certain nombre de camarades, communistes en théorie déjà, lassés de discussions stériles, ont éprouvé le besoin impérieux de remplacer *la parole* par **l'action** et de donner une autre forme à la propagande.

Une tentative de communisme appliqué, une colonie communiste, c'est tout simplement un **effort** tenté par un certain nombre d'hommes en vue de *produire* — par un travail librement consenti, par l'entente commune — *suffisamment* pour leur consommation. Cela, dans un environnement manifestement hostile puisque point encore dégagé des préjugés de toutes sortes.

Ces tentatives ont donc à lutter contre deux ennemis : à l'extérieur, contre les obstacles que leur opposent les conditions sociales du milieu où elles se développent : *lois, impôts, servitudes*, etc.; à l'intérieur, contre ceux qui les tentent eux-mêmes, puisqu'ils amènent avec eux — à de rares exceptions, qui parviennent à les maîtriser — le germe des préjugés du milieu où ils ont grandi.

Aussi ces essais ne sont-ils appelés à subsister qu'un certain temps et encore ne s'y adaptent et n'y prospèrent que

les êtres assez vigoureux, moralement parlant, pour vaincre les influences de l'atavisme ou maîtriser leurs passions dès qu'ils ont conscience qu'en les satisfaisant ils nuiraient à la bonne harmonie indispensable à la vie de la tentative.

Ces essais n'ont donc que la valeur d'une **expérience**. C'est leur **raison d'être** et c'est leur **force**.

Aussi leurs échecs *relatifs*, loin de décourager les *communistes pratiques* les poussent-ils plutôt à renouveler des expériences semblables, ce qui est un procédé *rigoureusement scientifique*. Plus ces expériences se multiplieront, plus fortement l'attention publique sera sollicitée, plus nombreux se révéleront les *communistes qui s'ignorent*, sans compter que la multiplication même des colonies, en assurant le va et vient des colons, permettra aux affinités de s'affirmer, aux groupements viables de se constituer.

Il est donc plus que probable que la prochaine génération libertaire classera parmi ses moyens de propagande les plus effectifs les tentatives de colonisation libertaire.

Mais elle les appuiera à titre expérimental, comme elle soutient actuellement la propagande par la conférence, la brochure ou la publication périodique, — celle-là complétant celles-ci.

D'ailleurs, une propagande ou une action libertaire peut-elle être autre

chose qu'expérimentale, c'est-à-dire *éducative* ?

J'ajoute que pour être éducative au sens réel du mot, une tentative de *communisme* libertaire devrait ignorer les préjugés sociaux qui règnent dans notre société. Il n'y a point de place, à mon avis, dans des essais de ce genre, pas plus pour la famille telle que nous la connaissons, que pour le mariage ou l'union libre-carte forcée qui ne vaut pas mieux.

Dans une colonie communiste il ne saurait être question d'appliquer, en amour surtout, aucun système ; il ne s'agira pas plus de pratiquer la monogamie que la polygénie, la polyandrie ou la communauté absolue ; il s'agira de réaliser, aussi complètement que possible, l'*harmonie* et chacun déterminera sa vie en conséquence. « Chacun » sous-entend la femme au même titre que l'homme, car il sera fait abstraction complète des sexes : on ne connaîtra que des individus libres. Par conséquent les camarades ayant passé ou non devant la loi pour s'unir à leur compagne ne pourront jamais faire valoir un droit propriétaire quelconque à leur égard et la femme n'en usera pas plus à l'égard de l'homme. C'est une des conditions essentielles de la réussite des colonies.

IV. LES OBJECTIONS

Les essais pratiques de communisme soulèvent encore de nombreuses objections. De celles-ci, un bon nombre sont fondées, d'autres le paraissent moins ; des premières, j'en retiendrai quatre auxquelles je vais m'efforcer de répondre :

L'échec toujours possible de ces essais nuit à la propagande libertaire.

Il est facile de répondre que jamais les échecs des hommes de science ne les ont empêchés de recommencer des centaines et des centaines de fois peut être, l'expérience destinée à les conduire à telle découverte scientifique entrevue en théorie seulement, et à laquelle manquait la consécration de la pratique. Mais cette réplique a été faite. Je me contente donc de poser à mon tour cette indiscrète question aux militants qui brandissent l'objection précitée : Vos conférences ont-elles amené aux idées que vous proclamez un si grand nombre d'auditeurs que vous puissiez affirmer que votre propagande par la parole *ait réussi* ? Vos journaux, vos brochures, vos livres même ont-ils *produit* tant d'hommes conscients ? Votre agitation dans la rue a-t-elle amené la *révolution* dans les faits et dans les cerveaux ? Enumérez-nous le nombre de vos échecs s'il vous plaît, puis expliquez comment vous n'avez pas abandonné conférences

et écrits de toute sorte ? Vous nous poserez ensuite vos objections.

Il va sans dire qu'un grand nombre de tentatives de ce genre ont été entreprises sans l'étude préalable des différents essais tentés auparavant. Ce fut un tort. D'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une expérience, l'échec en soi-même n'a rien qui puisse nuire à la propagande libertaire, toute de libre-recherche.

Le fruit d'un effort n'est jamais perdu ; quand même il ne provoquerait que la réflexion, c'est déjà quelque chose. Et la vie dans une colonie communiste porte plus à la réflexion que les déclamations ordinaires et les lieux communs des réunions publiques.

Ceux qui s'en occupent finissent par ne plus considérer comme propagande efficace que la multiplication des essais pratiques de communisme.

Ceci aurait besoin d'être démontré. Ceux qui connaissent l'histoire du Communisme pratiqué aux Etats-Unis n'ignorent pas que les *Icariens* ont pris une part active au mouvement socialiste de leur temps. De même les camarades de Paris qui s'occupent de la tentative de Vaux ne demeurent pas indifférents à la diffusion des idées anti-autoritaires.

Admettons cependant l'exactitude de cette objection. En quoi est-il préjudiciable à la propagande libertaire que certains camarades portés vers l'étude

de l'expérimentation en matière de sociologie se consacrent plus particulièrement à cette branche de l'activité libertaire qu'est la pratique du communisme. ceux-ci ne s'adonnent-ils pas à la propagande par l'écrit, ceux-là à la propagande par la parole? Pourquoi si ce n'est parce qu'ils possèdent des aptitudes spéciales? Il en est d'autres que leur tempérament, leur cérébralité poussent à se spécialiser dans la réalisation pratique de la théorie communiste. Il ne s'ensuivra rien d'autre que, parallèlement à la propagande par écrit et par la parole, se développera la propagande par l'exemple. Ce n'est pas à dédaigner.

La réussite d'une tentative de communisme pratique ne prouve rien et, en aucun cas, ne constitue de propagande bien utile.

A cette objection, je réponds très nettement que partielle ou définitive, la réussite d'un essai de pratique communiste est de la plus haute portée. Simplement parce qu'elle constitue la leçon de choses sans laquelle toute leçon orale demeure inachevée; la leçon de choses qui complètera la conférence et la brochure et qui fera tomber le seul argument vraiment solide que vos adversaires aient eu jusqu'à présent à nous opposer, le seul auquel nous n'avons, en France, jamais sérieusement répondu : *Vous êtes des utopistes.*

Pour qu'un essai de communisme

ait une valeur réelle, il devrait être entrepris non dans une ville ou sur une parcelle de terrain, mais sur un territoire comprenant ville et campagne.

Il est hors de doute qu'en l'état actuel des choses, nos tentatives de communisme pratique ne sont que des essais très limités, très embryonnaires, très timides d'une vie que nous rêvons vécue en pleine liberté, vie où pourraient s'épanouir les tendances diverses des individus, sans en exclure le développement artistique et littéraire.

Il est évident que ce n'est pas dans nos chétives tentatives actuelles que pourra se réaliser pleinement l'idéal entrevu mais en leur sein se trouve, quand elles sont bien comprises, déjà réalisée la plus ardente de nos aspirations, la plus noble de nos revendications : absence d'autorité et de violence — libre entente entre les hommes. Les colonies communistes sont des phares qui illuminent l'océan sombre et perfide des systèmes économiques basés sur l'arbitraire d'un petit nombre ou le déterminisme aveugle des majorités. Les phares ont cependant leur utilité. On n'attend pas que la mer ait disparu pour les allumer.

RÉSUMÉ

Les tentatives de communisme libertaire sont destinées à étayer la propagande par l'écrit et par la parole. Au point de vue éducatif, elles constituent une précieuse leçon de choses. L'expérience a démontré qu'elles demandent pour réussir la réunion d'hommes conscients, capables de dominer leurs penchants en tant qu'ils nuisent au développement d'autrui et capables de se faire mutuellement des concessions pour arriver à la pratique de la libre entente. Déjà, dans leur sein peuvent être inconnus la violence entre individus, l'autorité du patron, l'exploitation capitaliste et celle de l'intermédiaire, la manipulation de l'argent, une foule de préjugés moraux et sociaux. Elles sont donc à tenter et à soutenir.

